

L'Acte Psychanalytique

Séminaire de Marc Lebailly
du 23 Septembre 2017

Hygie
Association loi 1901 - J.O n° 40 du 06/10/2012
Siège social : 91 Avenue d'Alsace Lorraine, 91550 Paray-Vieille-Poste
RNA : W913004485 - SIRET : 78914516600011 - APE : 9499Z
hygie.asso@yahoo.fr

DIRECTION ÉDITORIALE

Hygie

Pôle Réalité Psychique
91 avenue d'Alsace Lorraine
91550 Paray-Vieille-Poste

Ea

Centre O. & M. Mannoni
12 rue de Bourgogne
75007 Paris



MENTIONS LÉGALES

La présente retranscription est destinée à une libre diffusion sur internet via le site marclebailly.com.

Son contenu est protégé par une licence publique de droit d'auteur [Creative Commons](https://creativecommons.org/licenses/by-nd/4.0/).

Type de licence : [CC BY-ND](https://creativecommons.org/licenses/by-nd/4.0/)

Marc Lebailly

L'Acte psychanalytique

Séminaire du 23 Septembre 2017

AVANT PROPOS

En poursuivant le déroulé de mon séminaire, et à la lumière des questions qui m'ont été posées, je me suis aperçu que ce que je vous racontais se présentait comme un exposé technique dont je n'avais pas posé les présupposés théoriques. Certes je suis parti de la clinique structurale et de la nosographie telle que je les avais modélisées dans mon dernier ouvrage. A la réflexion cela me paraît notoirement insuffisant. Je dirais même que cela fait de ce séminaire une sorte d'enseignement opératoire assez éloigné de mon intention de transmission. Je ne dis pas qu'il se présente comme une suite de recettes, mais presque. Il manque pour que cela soit vraiment une transmission l'exposition des présupposés épistémologiques qui permettraient de resituer la conduite de la cure et l'Acte psychanalytique dans leur vectorisation, et de ce fait dans une réelle intelligibilité. Il est vrai que ces présupposés épistémologiques j'en ai évoqué au cours de mes précédents travaux et, comme subrepticement, quelques éléments. Partout ailleurs, cela reste allusif. J'ai évoqué le chaos déterministe, les structures dissipatives, la structuration par le bruit, la théorie des catastrophes. Et les auteurs qui ont promu ces concepts : Jacob, Monod, Atlan, Changeux, Thom, Prigogine et quelques autres, sans pour autant m'y appesantir véritablement. Sauf pour Changeux et son concept d'épigénèse par stabilisation sélective (à laquelle j'ai consacré un chapitre dans *Et si la psychanalyse était à nouveau une mythologie*), cela apparaissait comme de vagues réminiscences.

Il faut dire que la fréquentation de ces auteurs date pour moi d'il y a fort longtemps : fin des années 70, début des années 80. A cette période, j'étais pris du démon de la recherche. Il faut dire que le début des années 70 avait été fécond en ouvrages scientifiques, tant du point de vue biologie moléculaire (Monod, Jacob, Changeux mais aussi Atlan et Jean-Didier Vincent) que du point de vue physique (Prigogine) et mathématique (Thom) et même du point de vue des naturalistes néo darwiniens (Tort). De la même manière que dans le début des années cinquante, il y a eu à cette époque une véritable effervescence scientifique assez excitante. En tous cas pour moi. En tout état de cause cela a déclenché une véritable réflexion sur le statut de la science et des connaissances scientifiques (ce qu'on convenait d'appeler « la philosophie des sciences », en particulier des sciences du vivant) dont la psychanalyse a été totalement absente. On peut penser que Lacan a esquivé le débat par une pirouette en déclarant la psychanalyse « science de la science ».

C'est à cette époque que j'ai monté un Institut de Recherche en Anthropologie Sociale à Paris XII et, quelques temps après, avec Marc Thiberge, une association de recherche psychanalytique appelé « l'Invention freudienne » où on invitait, non pas des psychanalystes et des philosophes mais des scientifiques. Nous avons organisé plusieurs colloques à Toulouse qui se voulaient « transcourants ». Et puis un véritable congrès au Caire dont le thème était « l'Originnaire ». L'intention était d'ouvrir le débat sur la mythologie et la

psychanalyse. Car chacun sait que toute problématique qui traite de l'originaire est forcément mythologique.

En arrière plan je commençais à m'interroger sur ce qu'il en est du « Penser » ; justement en regard de la tendance à la mythologisation. Mais il faut bien dire que j'en étais au balbutiement. J'ai repris cela dans mon séminaire dès le début des années 2000. Séminaires qui ont aboutis à cet ouvrage *Et si la psychanalyse était à nouveau une mythologie*.

Le premier chapitre de ce livre est intégralement le texte de mon intervention à ce congrès. C'est la première esquisse de cette réflexion.

Tout cela pour dire que cette approche épistémologique du freudo lacanisme à l'épreuve du nouveau paradigme, qui vectorise les « sciences de la nature » (en particulier la biologie moléculaire, mais aussi l'écologie et l'éthologie) comme disait Freud, ne date pas d'aujourd'hui. Et je fais comme si tout le monde était au courant de ces recherches antérieures et des conclusions que j'en ai tirées concernant à la fois la théorie psychanalytique et la praxis qui en découle. La praxis étant, dans mon lexique, la théorie de la pratique qui mène à l'Acte, ce qui fonde la technique. Ou, comment mettre en œuvre dans la cure, ce qui a été pensé.

Le problème avec la question du « penser », c'est qu'au fond, à par moi, cela n'a intéressé personne comme étant une question fondamentale pour la psychanalyse. De fait, de ce congrès il n'y a pas eu d'Actes publiés. J'étais trop déçu du contenu des interventions. On a comme à l'accoutumé sacrifié à l'exégèse. Et de plus, les personnes extérieures à la psychanalyse ne sont pas venues. Ni Atlan que nous avons invité, ni les égyptologues que nous avons conviés. L'angoisse sans doute pour certains de se retrouver en Egypte. Mais la partie touristique a été plutôt réussie, ce qui est l'essentiel pour un congrès exotique ! C'est pourquoi, ultérieurement, la problématique du « Penser » et de ses effets dans l'appareil psychique, s'est réduite ensuite à une sorte de monologue que j'ai entretenu avec moi-même ! En tout état de cause ce monologue s'est suffi à lui-même. Bien sûr, il y a longtemps que je ne considère plus le « penser » comme l'effet d'une volition, de quelque nature que ce soit, plus ou moins conscient. Et que de fait du Penser on ne perçoit que les effets. Effets dont on ne peut pas dire grand-chose de ce qui les fomentent à partir de la théorie freudienne. Peut-être quelque chose à partir de Lacan. Mais on peut y être attentif « objectivement » à ces effets, dans la cure, sans se précipiter à en « interpréter » leurs origines ou leurs raisons. C'est bien à quoi nous devrions être attentifs. Ce qui n'est pas si simple. On se précipite pour trouver une signification, voir un sens, à ces effets du « Penser ». Reste qu'il me paraît nécessaire de pouvoir en dire quelque chose à partir d'hypothèses objectives. Et non plus occultées par un irrépressible besoin d'interpréter. C'est-à-dire donner à tout prix du sens. Psychanalyse du sens dit à juste titre Gérard Guillerault. Aujourd'hui hors du sens point de

salut. Et pas seulement pour les psychanalystes. Fétichisme du sens en quelque sorte.

Si on voulait à tout crin renouer avec la phraséologie freudienne, ce que je n'ai pas arrêté de faire durant ma période marrane, où je ne disais rien tout en le disant (quand je relis les articles que j'ai publié dans le bulletin de la Convention Psychanalytique à cette époque, je suis édifié par cette duplicité), on pourrait dire que « ça pense ». Bien sûr ce n'est pas le « Ça » freudien pulsionnel qui pense. Le « Penser » est une fonction première de l'appareil psychique. On pourrait même dire que l'appareil psychique produit du « Penser » inconsciemment. Ça traite de l'information le « Penser » dans l'appareil psychique, sans qu'on en sache. Ce qui situerait l'Inconscient différemment. Si on reprenait la métaphore thermodynamique chère à Freud, on pourrait dire que le Penser Inconscient se déploie au sein d'un « système fermé ». Je n'ai pas dit système isolé. Un système isolé n'émet ni matière, ni énergie, ni information. Et il ne reçoit rien. Si on laissait filer la métaphore on pourrait dire que dans sa phase terminale l'appareil psychique du schizophrène fonctionne comme un système isolé. Létal donc par une sorte d'entropie. Un système fermé, en revanche, émet de l'énergie (ou des informations) sans rien recevoir. Le Penser Inconscient émet des informations à destination du Conscient. Encore que cette métaphore (ou cette analogie) pour parlante qu'elle puisse être est non seulement approximative mais notoirement rétrograde (fausse donc) si on affecte toujours à l'appareil psychique d'être un régulateur d'énergie. Dans ce que j'avance le Penser Inconscient n'est pas énergétique.

Or le système Inconscient se constitue d'être le promoteur de l'émergence du Sujet. On pourrait alors être tenté de substituer au « Ça pense » un « c'est le registre subjectif inconscient qui pense ». C'est ce que semble vouloir dire Lacan quand il opère la traduction de la formule freudienne « *Là où Ça était, Je dois advenir* ». Mais cette formulation est ambiguë et ouvre sur tous les malentendus. D'abord on pourrait en déduire que « Je », le « Sujet Inconscient », maîtrise le Penser. Le Sujet Maître du Penser. Là on n'est pas loin du cogito cartésien « *Je pense donc je suis* » : je suis donc je pense. En fait j'Ex-siste donc je peux penser. S'il en était ainsi on aurait alors une symétrie de fonctionnement et d'organisation du registre Moiïque conscient et du registre Subjectif inconscient. Le Sujet inconscient maîtrise la production du Penser, de la même manière que le Moi maîtrise la production des idées par la réflexion. Même structure et même dynamique dans les deux registres. Cela nous amène à faire une distinction entre ce qui est produit dans le registre conscient et ce qui est produit dans le registre inconscient et comment ce qui est produit, l'est. Car le fonctionnement du registre inconscient ne peut pas être le décalque « insu » du fonctionnement du registre conscient. En première intuition on peut déjà remarquer que dans le registre conscient le Moi « gère » la réflexion (ou semble gérer la réflexion) ; On peut tout aussi bien affirmer que dans le registre Inconscient le Sujet est produit par le « Penser ». Encore que quand on affirme cela on n'a rien dit. Il faut faire la distinction de fonctionnement entre les modes de production conscient et inconscient. Le Penser Inconscient consiste à coder automatiquement des perceptions endogènes et exogènes sous

forme d'entités sémiotiques (langagières) alors que le fonctionnement conscient consiste à organiser ces formes « sémiotiques » issues de l'Inconscient en syntagmes, à les sémantiser, de telles sortes d'aboutir à la production de séquences porteuses de significations. En d'autres termes c'est la reprise dans le registre imaginaire Moïque des éléments sémiotiques produit par le Penser Inconscient qui permet l'adaptation grâce à l'aptitude rhétorique à mythologiser. Sans ce retraitement rhétorique des éléments sémiotiques « assignifiants » en signes, porteurs potentiels de signifiants, il n'y aurait aucune adaptation possible. C'est ce dispositif complexe qui pallie et se substitue à la carence, à la perte, de la capacité instinctuelle à l'adaptation.

A l'évidence si on voulait trivialisier on pourrait dire que l'activité du Penser Inconscient s'avère sans rime ni raison. Ça pense l'Inconscient dans l'appareil psychique, en permanence, sans discontinuer, sans autre objectif que de penser. Penser qui génère un effet subjectif de présence Ou encore : le registre inconscient de l'appareil psychique code en permanence les effets de perception, (même pendant le sommeil), de manière aléatoire. Stochastique pourrait on dire, c'est-à-dire en dehors de tout déterminisme causal. S'il y a une intentionnalité inconsciente, (un Désir Inconscient comme on dit), il ne détermine aucune vectorisation de ce registre ; pire, il ne vectorise pas l'intentionnalité consciente. Le Désir Inconscient ne vectorise en aucun cas les « envies » imaginaires conscientes. C'est pourquoi je parle de désir (inconscient) sans objet (anobjectal). Il ne s'oppose pas au dit principe de réalité et il

n'est pas le résultat d'un refoulement comme dans la théorie freudienne. Les effets du Penser Inconscient ont comme unique intentionnalité de permettre l'émergence de ce que nous nommons instance subjective afin qu'elle assume sa fonction de présence psychique péremptoire d'être toujours présente maintenant - Ex-Sister- Pour être facétieux, en parodiant tout en le contredisant, Jean-Paul Sartre, on pourrait dire que « l'Ex-Sistence précède le Vivre ». Où il faut entendre « Vivre » comme la capacité d'appartenance imaginaire au collectif. Appartenance qui permet l'adaptation. Dans ce que j'avance l'Ex-Sistence ne précède pas l'essence. Il n'y a pas « d'essence » de l'homme et l'Ex-sistence est première puisqu'elle atteste du Sujet et permet d'assurer seulement la présence psychique, l'Ex-Sistence, mais pas du « vivre » au sens de l'adaptation aux conditions que l'environnement et la culture imposent au Moi. On pourrait dire synthétiquement que l'Ex-sistence précède le Vivre que l'appartenance au collectif détermine. Seule la reprise des codages sémiotiques par le registre imaginaire moïque permet de vivre. Si on voulait pousser le raisonnement à l'extrême, et de manière sans doute simpliste, on pourrait dire que le Penser produit des items à la fois langagiers, phonologiques et visuels, incohérents et aléatoires, dont le registre imaginaire de la langue se saisit pour constituer d'abord des bribes de significations puis qu'il organise en savoir mythologique. Ne vous y trompez pas : tout ceci n'est pas de la philosophie ni de l'intellectualisme. C'est cette dialectique mais faussée que nous rencontrons « essentiellement » dans la cure.

Donc le Sujet, l'hypothèse d'une instance subjective, ne maîtrise rien. Comme nous l'avons vu il résulte d'un Penser stochastique qui encode les impacts incessants en provenance du fonctionnement neuro cérébral. On pourrait même faire l'hypothèse qu'en retour, (par effet de feed back) vers le système neuro cérébral, il participe à sa reprogrammation permanente. C'est en tout cas, à propos du rêve et de ses contenus, ce que Juvet suggère (Je m'en suis déjà succinctement expliqué mais j'y reviendrai). De fait, il n'est pas besoin d'être neurophysiologiste pour faire l'expérience des effets de Penser aléatoire. Et pas seulement dans le rêve, il n'est qu'à observer les enfants à partir de 15-18 mois dès qu'ils marchent et jargonnet. Effectivement on n'observe pas directement le Penser de ces enfants mais les effets que cela produit dans leur manière de s'exprimer dans leur protolangue et de se comporter dans leurs jeux solitaires ou avec d'autres. Il n'y a aucun déterminisme, aucune rationalité consciente. Ils passent, aussi bien dans leur discours que dans le jeu, du coq à l'âne sans qu'on puisse véritablement déceler une logique. Pour la bonne raison qu'il n'y a aucune « logique ». Ce sont de purs effets du Penser Inconscient. Bien sûr, les adultes que nous sommes n'en finissent pas d'y chercher et d'y trouver des significations voir du sens. Alors qu'il n'y en a pas. Cela peut, peut-être, relever non pas de l'apprentissage (comme chez les jeunes animaux) mais bien plutôt de la programmation. Ils mettent en actes ou en mots, des items qui émanent d'un Penser Inconscient aussi incohérent qu'a-signifiant. Manière de retraitement, auto organisé, d'informations dans le registre imaginaire qui ne relève pas encore totalement d'une réflexion moïque. Cela en est les

prémises. Il faut dire que les adultes ne peuvent être que fascinés par cette activité psychique actualisée. D'ailleurs, il y a de quoi objectivement. Mais cette fascination débouche quasiment toujours sur une idéalisation qui elle-même entraîne inéluctablement une interprétation imaginaire adulte centrée du moindre fait et geste.

Ce petit développement n'est pas totalement déconnecté de la conduite de la cure telle que je tente d'en donner une praxis.

Il me semble qu'il y a chez les neuro scientifiques cognitivistes, quand ils expérimentent chez leurs jeunes sujets, le même étonnement que chez les parents quand ils s'ébaubissent devant les exploits intellectuels et comportementaux de leurs progénitures. Les expérimentateurs s'ébaudissent, eux, devant l'émergence précocissime d'aptitudes innées qu'on n'attendait pas à détecter chez les enfants nourrissons ou encore « infans ». Pourtant il y a longtemps que Darwin avait fait l'hypothèse que les aptitudes et capacités cumulées par l'hérédité au cours de l'évolution devaient être intégralement acquises et transmises. Mais à cette époque il n'avait pas les moyens d'expérimenter cette hypothèse. Mais il postulait en effet que toutes les aptitudes génétiquement encodées tout au long de la phylogénèse, qui aboutit à Homo sapiens, étaient intégralement conservées. Ce qu'expérimentent les cognitivistes c'est à quel moment ces connexions neurocérébrales les rendent effectives potentiellement qu'il s'agisse de l'aptitude mathématique, linguistique, émotionnelle, affective ou autres. Mais ils font l'impasse sur cette réalité attestée tout aussi scientifiquement

établie de la perte, au moins partielle, de l'aptitude génétique à les rendre opératoire automatiquement. Ils font l'impasse sur le fait que la nature d'Homo sapiens est d'être dé-instinctuel. En d'autres termes ce n'est pas parce qu'une aptitude est génétiquement programmée que pour autant son effectivité opératoire est acquise. Ou encore, ils expérimentent les potentialités génotypiques sans véritablement se poser la question de savoir comment ces potentialités génotypiques se transmutent en capacités phénotypiques opératoires. S'il semble aujourd'hui acquis, grâce au néo darwinisme, que l'appareil neurocérébral d'homo sapiens n'est pas une structure vierge et vide que les impulsions externes programmeraient soit par réflexe soit apprentissage, il n'est pas sûr que l'on soit tout à fait clair quant aux destins de ces aptitudes génétiquement acquises. En effet, on continue à croire qu'une aptitude génétique potentielle peut-être activée, rendue opératoire, par une stimulation externe. Comme si une potentialité génotypique pouvait être activée volontairement par un processus d'apprentissage. Sans doute sur le modèle éthologique où un stimulus externe temporisé (à un moment précis de la structuration neuro cérébrale) déclenche un comportement adaptatif. Ce qui n'est pas si simple. On constate en effet que ce n'est pas parce qu'on fait entendre de la musique savante (ou populaire) à un nourrisson que pour autant il deviendra, à l'âge adulte, musicien ou même mélomane. La stimulation externe à l'évidence ne suffit pas à inscrire au registre du phénotype une potentialité de l'espèce génotypique. C'est une conception réductionniste, déterministe, qui nie l'hyper complexité du fonctionnement neuro cérébral et surtout du fonctionnement

psychique. Bien sûr, on peut penser que les capacités précoces, que les cognitivistes expérimentent chez les nourrissons et les jeunes enfants, constituent des phases onto-phylogénétiques transitoires qui apparaissent à certains moments de la complexification de l'appareil neurocérébral. Elles n'auraient donc pas en l'état une fonction adaptative et ne nécessiteraient pas de s'actualiser en « capacités » opératoires. Ce qui pourrait être une hypothèse soutenable. Il s'agirait alors de l'émergence d'aptitudes à « vide » (non dévolues à être psychologiquement exploitées) qui attesteraient d'une organisation d'hominidés archaïque. Et à ce titre n'aurait plus de raison d'être activée.

D'ailleurs on peut apporter une preuve que l'irruption et l'exacerbation d'une aptitude neuro cérébrale quand elle n'est pas reprise dans un complexe d'aptitudes opératoires de l'adaptation reste inopérante, voire nulle. Cela est évident dans certains syndrome pathologique comme par exemple le syndrome d'Asperger où il arrive que ceux qui en souffrent développent des capacités extraordinaires comme par exemple mathématiques (calculateurs phénoménaux) sans que pour autant cela serve leur adaptation. On peut donc faire l'hypothèse avec Freud que pour passer du génotype au phénotype il faut une complexification nouvelle du fonctionnement neuro cérébral qui débouche sur une aptitude à traiter les informations. C'est-à-dire l'appareil psychique.

Que le Penser psychique ait un rôle du côté de la programmation ou de la représentation ou de l'actualisation des programmes génétiques des aptitudes adaptatives, cela ne fait aucun doute pour moi. Sinon comment pourraient-elles être reprises dans l'organisation complexe de l'appareil psychique ? On peut sans doute dire que le « Penser Inconscient » a une fonction de codage dans lequel la capacité phonématique puis sémiotique est partie prenante. Lacan en avait eu sans doute une intuition. Pourtant si on reprend l'aphorisme « *Là ou je pense je ne suis pas ; là où je ne pense pas je suis* », on pourrait en déduire que ce que j'avance est en contradiction avec ce qu'il semble soutenir. Sauf à lui accorder le bénéfice du doute de ne pas opérer les distinctions entre le Penser Inconscient et le Réfléchir Conscient. Et, si cela était, dans cette occurrence, on devrait donc dire « *Là où je réfléchis je ne suis pas ; là où je ne réfléchis pas je suis* ». Encore que pour être totalement exacte, il faudrait dire « *Là où je réfléchis je n'Ex-Siste pas, là où je ne réfléchis pas, j'Ex-Siste* ». Cette dernière formulation correspond tout à fait à ce que je viens d'énoncer. Quand on réfléchit cela occulte, voir empêche, le Penser Inconscient. Réfléchir consiste à raisonner en termes de finalité, causalité, signification, sens. Mettre de l'ordre là où l'Inconscient n'émet que du désordre et n'attend, aucun retour. Je vous rappelle que l'Inconscient, le registre Inconscient, fonctionne comme un système fermé qui émet en permanence, et sans recevoir, des informations sémiotiques. C'est un système toujours loin de son point d'équilibre (sur le modèle d'une structure dissipative). C'est pour cela que, d'une manière ambiguë, (parce que cela semble toujours faire référence à un présupposé énergétique), je le disais

en tension constante. Tension constante qui fait jouissance. Jouissance qui accompagne et rend perceptible le fait d'être toujours présent maintenant. C'est dire que le fonctionnement de l'Inconscient, tel qu'esquissé, constitue une dynamique de fuite en avant toujours loin de son point d'équilibre après lequel le Moi n'en finit pas de courir pour opérer une stabilisation. Gardez cela à l'esprit quand vous êtes en position de psychanalyste, j'y reviendrai. C'est cette dialectique antagoniste qui constitue un des aspects du versant « dynamique » de l'appareil psychique. S'esquisse déjà quelque chose entre ordre et désordre ; perceptions, informations et représentations. Et, pour anticiper, entre hasard et nécessité. Il est clair que quand la réflexion consciente s'enclenche, le Sujet Inconscient s'éclipse au profit de l'omniprésence du Moi. C'est le secret de polichinelle dont use et abuse les philosophies et les religions extrêmes orientales (Bouddhisme, taoïsme, shintoïsme en particulier) d'avoir empiriquement compris que la réflexion, qui porte les envies et l'idéalisation, doit être éradiquée si on veut advenir à la sérénité. Méditer donc, consiste trivialement à privilégier les effets du Penser Inconscient au détriment de la raison raisonnante et de ses fourvoiements objectaux addictifs. Effectivement cela marche au prix d'une croyance et d'une mythologisation sacrées. Méditer s'est admettre et privilégier l'incohérence du Penser, hors de toute récupération moïque. De fait si la reprise dans la fonction raisonnante moïque permet l'adaptation (la fonction moïque est un système ouvert adaptatif), permanent (innovant dit on) ; on peut dire que l'appareil psychique fonctionne comme un opérateur de mise en ordre à partir du bruit. Où il faut entendre « bruit » comme

tous les événements perceptifs et sensoriels, endogènes ou exogènes, qui n'en finissent jamais d'assaillir le système neuro-cérébral. Événements sélectionnés et codés de manière inconscientes en « sémiotèmes a-signifiant » que le système conscient moi-même organise en « sémantèmes » puis en système de signification. L'intuition de Freud, quand il promeut l'Inconscient, serait de pressentir qu'il y aurait un traitement imperceptible des données qui précède l'émergence du processus de signification conscient lequel permet l'adaptation. Mais à l'époque, il n'avait à sa disposition conceptuelle que les modèles des sciences de la nature, physico-chimiques et biologiques. Sciences que l'on pourrait considérer comme classiques où le concept d'énergie domine. D'où son postulat d'un appareil psychique énergétique où la pulsion sexuelle, comme limite d'avec le biologique, et le refoulement sont centrales. L'intuition était sans doute juste mais la formulation totalement aporique. Que ce caractère aporique soit indéniable, l'énigme c'est que nous continuons à faire comme si de rien n'était. On pourrait considérer que cette persévération est en quelque sorte ahurissante. D'autant, comme nous le verrons aujourd'hui, que les critiques épistémologiques, d'autant plus convaincantes qu'elles étaient émises avec bienveillance, n'ont pas manqué. En particulier celle de Wittgenstein. Ce qui est interpellant et donc ce qui fait véritablement énigme c'est ce pourquoi dans notre discipline on n'arrive pas à en tenir compte. Si ces critiques ne sont pas constructives c'est qu'elles se heurtent à d'autres freins que ceux habituellement évoqués. Ce n'est pas seulement dû aux croyances dans les mythologies freudo-lacaniennes. La persévération de ces croyances est le symptôme d'une autre

impossibilité de renoncement. Ce que les psychanalystes défendent à travers l'attachement au freudo lacanisme c'est une croyance générique plus large.

De fait, et je vais tenter de m'en expliquer, Freud se trouve, à la fin du XIX siècle et au début du XX siècle, à la charnière d'un bouleversement dans la culture scientifique. Cette culture va subir une véritable transformation qui prendra effet véritablement une cinquantaine d'années plus tard. Mais les élaborations de Freud, en dépit de ses innovations sont bien évidemment produites et inscrites dans l'ancienne culture scientifique. Mais pourquoi, nous, à notre époque, au début du XXIème siècle, sommes nous condamnés à persévérer dans cet archaïsme objectif ? Pourquoi se murer dans l'isolat d'un système fermé (la prétendue théorie freudienne) dont on sait qu'il finira, par entropie, par s'autodétruire. Il faut dire que cet isolat bénéficie encore de la complicité des philosophes qui continuent de faire comme si la psychanalyse était une discipline affine à la leur (ce que Freud a toujours réfuté et Wittgenstein avec lui) et des médecins psychanalystes parce que ceux-ci continuent d'être formés dans un esprit scientifique (empirico-réductionniste) d'un autre temps. Et que l'université en accueil encore (mais pour combien de temps ?) l'enseignement et de ce fait continue et légitime son corpus. Bien évidemment, au nom de la science « ancienne », aussi sectaire que la psychanalyse est mythologique. Elles ne sont pas réellement fondées comme l'ont pu l'être celles argumentées de Wittgenstein et de quelques autres.

Il n'est pas inintéressant d'ailleurs de revenir à cette critique « bienveillante » que Wittgenstein opère sur la théorie et la pratique psychanalytique. Quand je dis « bienveillante » il faut savoir que tout en opérant sa critique épistémologique radicale, Wittgenstein se déclare « disciple de Freud ». Et à mon sens ce n'est pas une antiphrase. Il semble que pour lui, au fond, la pensée de Freud méritait en quelque sorte cette lecture épistémologique sans concession parce que justement il y avait malgré tout une dimension incontournable dans sa « psychologie », sans d'ailleurs réussir véritablement à identifier quoi. Mais il pensait malgré tout qu'il s'agissait d'une pensée révolutionnaire. Il prenait le contre pied de ce que Lacan a fait. Lui aussi se disait le disciple de Freud mais posait le principe que tout était déjà dans ses écrits. De ces deux positions antagonistes, je choisis celle de Wittgenstein.

Mais Wittgenstein savait aussi qu'à cause de la manière dont Freud avait bâti son œuvre, d'une « manière astucieuse » dit-il, il serait difficile de ne pas être « adepte ». A ce propos, il écrivait :

« Il se passera beaucoup de temps avant que nous perdions notre soumission obséquieuse à son égard »¹.

Il est notable qu'il s'inclut dans ce constat. Manière de reconnaître que lui aussi est sous le charme de la personnalité et des élaborations subtiles et habilement agencées que Freud

¹ WITTGENSTEIN, Ludwig. Conversations sur Freud. In *Leçons et conversations*

produit sans discontinuer. Reste que la prévision était, et est, juste. Il fait même la prédiction, en 1948, que la psychanalyse ne survivra pas à Freud. A cette date il affirme : « l'œuvre de Freud est morte ». En d'autres termes, Freud EST la psychanalyse. Il l'incarne. C'est pourquoi sans cette « soumission obséquieuse » à Freud, la psychanalyse disparaît. Elle est la condition de sa survivance. Et elle a sans doute été relancée (en France) parce que Lacan s'en est fait le thuriféraire et à ce titre a déclenché sur lui aussi une soumission, non moins obséquieuse, que double celle, obligée, à Freud. Voilà pourquoi la psychanalyse freudienne peut durer. Il est bien difficile, pas seulement pour les psychanalystes, mais aussi pour tous ceux qui, quelque soit leur discipline parce que nous avons la conviction du caractère révolutionnaire de l'Invention freudienne, de nous déprendre de cette soumission obséquieuse. Parce que nous n'avons pas pu ou pas voulu nous convaincre de ses apories et proposer un corpus de concepts qui aurait pu en reformuler le tranchant. A cet égard nous sommes dans la même attitude que Wittgenstein. Pour certains d'entre nous, nous savons, comme lui, que Freud opère une coupure épistémologique avec la psychologie et la psychopathologie de son temps mais que la formalisation qu'il en donne n'est pas pertinente. Aussi à notre corps défendant, pour les plus lucides d'entre nous, nous sommes obligés de convenir. « Je sais bien que tout ceci (entendez : les textes, l'œuvre, freudiens) ne tient pas debout, que la psychanalyse n'est pas une science, qu'au mieux elle est une philosophie raisonnante dégradée ou encore une mythologie fascinante, mais quand même elle compte...en tous cas pour moi ». Wittgenstein, lui, a la faculté de ne pas être

condamné à l'exégèse talmudique, parce que quoiqu'adepte il n'est pas psychanalyste, et de s'autoriser à une lecture épistémologique qui démonte les apories. Mais ce n'est pas pour autant une déprise. Car lui aussi est tributaire de la culture scientifique de son temps. Comme Freud mais aussi comme Lacan. Mais Lacan lui préconise justement ce mouvement exégétique qui permet de sauver la psychanalyse de sa disparition inéluctablement annoncée. Tant qu'on procédera à cette exégèse talmudique incessante et infinie, faisant comme s'il y avait toujours un secret ou un mystère à découvrir quelque part dans l'œuvre de Freud, la psychanalyse survivra. Je suppose que cela n'est pas sans vous rappeler comment les religions perdurent : autour de l'entretien des mythes. Il en est de même pour la psychanalyse. Mais cette manière de procéder ne permet que la « survie » de la psychanalyse ; pas son existence et sa permanence. Je suppose que ce n'est pas sans vous rappeler ce qui se passe dans les cures que vous conduisez quand vos psychanalysants n'en finissent pas de faire comme s'il restait toujours quelque chose à découvrir qui donnerait, enfin, la clé du mystères de leurs souffrances. De fait, cette manière d'opérer est le plus sur moyen de conserver leur souffrance dont ils ont absolument besoin pour se sentir survivre à défaut d'Ex-Sister.

L'exégèse talmudique est le symptôme qui nous permet de nous sentir psychanalystes. Tant qu'il y a de l'exégèse talmudique, il y a des psychanalystes et tant qu'il y a des psychanalystes, il y a de la psychanalyse. C'est ce qui a permis à la psychanalyse de « survivre » elle aussi jusqu'à aujourd'hui. Ce qui n'est pas si mal

après tout. Mais cela empêche de s'atteler à sa formalisation actuelle.

Incidemment, pour en revenir à la cure, la conduite de la cure, il est bien difficile d'intervenir de manière pertinente dans le processus exégétique que le psychanalysant n'en fini pas de déployer de manière compulsive. On est quoiqu'on en veuille devant une impasse Comment à bon droit intervenir efficacement pour permettre au psychanalysant de sortir de cette impasse répétitive où il joue sa « survie » au détriment de son Ex-Sistence, quand nous même dans nos exégèses infinies nous jouons la survie de la psychanalyse au détriment de sa consistance conceptuelle garantie de sa pérennité comme science humaine ! On est tout uniment dans « faites ce que je dis, ne vous occupez pas de ce que je fais...comme vous dans mon rapport à la théorie freudienne ! ».

Mais pour pouvoir s'atteler à cette reformulation de cette Invention freudienne (j'y reviendrai), il faudrait, comme d'autres disciplines l'ont fait, prendre en compte et intégrer cette mutation qui s'est opérée au sein de la culture scientifique de notre temps. Ce que depuis « lurette fourée », comme disait Queneau, j'ai tenté modestement de faire. Faisant comme si ceux avec qui je travaillais et m'adressais avaient les mêmes références conceptuelles que moi. Références conceptuelles à partir desquelles j'ai tenté de refonder une métapsychologie que je prétends raisonnée qui débouche sur une clinique psychopathologique spécifique à la psychanalyse puis, maintenant, sur la conduite de la cure. Il fallait renoncer au

fondement énergétique de la métapsychologie au profit du concept d'information comme vous le savez. Références conceptuelles qui traversent aujourd'hui la culture scientifique et qui ont renouvelé l'esprit des sciences contemporaines. Nouveaux concepts issus de la physique quand elle passe de classique (newtonienne) à quantique. Cela ne date pas d'hier et on parle, à propos de cette irruption lente, de l'émergence d'un nouveau paradigme. Une nouvelle conception de l'homme vis-à-vis de l'univers s'est imposée peu à peu. Le déterminisme et la finalité, et donc les raisons d'être, sont radicalement remis en question. Conséquence des découvertes par Einstein et Planck (théorie corpusculaire des ondes) qui débouchent sur ce qu'on appelle aujourd'hui la théorie quantique (physique des particules). Cela a amené les physiciens, des biologistes, et un certain penseur sociologue, à remanier leur théorie, mais parmi eux pas les psychanalystes. Disons surtout à partir du début des années 1970. Mais on peut sans doute situer en 1944 l'origine de ce mouvement de penser, au moins du côté des sciences du vivant, à partir d'un petit livre d'Erwin Schrödinger qui regroupe sous le titre *Qu'est ce que la vie* une série de conférences qu'il donna au Trinity College de Dublin. Physicien quantique il tente de montrer qu'il n'y a pas discontinuité entre la physique et la chimie de l'infiniment petit et la biologie qui étudie les organismes vivants. Partant de l'hypothèse que la matière, qu'elle soit animée ou inanimée, est constituée par les mêmes éléments atomiques et donc que les lois qui régissent la physique des particules doit aussi pouvoir trouver une application en particulier dans l'étude de la transmission héréditaire et des mutations qui surviendraient lors de cette transmission. C'est

lui le premier qui parle à ce propos de « code » et propose que les gènes « se comportent comme un cristal apériodique » qui transmet les caractères acquis. La référence à l'information, quoique non explicite, est déjà présente à l'état latent. Il faudra attendre les années 1980 pour que le pas du vivant informatif soit franchi (ADN-ARN). On considère habituellement que ce petit texte très rigoureux, quoique étant censé être de la vulgarisation, est à l'origine de la biologie moléculaire. Des textes comme *le Hasard et la nécessité* de Jacques Monod (1970); *La Nouvelle alliance* (1973) d'Ilya Prigogine (en réponse à l'ouvrage de Monod); puis *La Fin des certitudes* (1996); *Le Paradigme perdu, La nature humaine* (1973) d'Edgar Morin suivi de *la Méthode; Le Cristal et la fumée* (1979) d'Henri Atlan qui avait été précédé en 1972 par *L'Organisation biologique et la théorie de l'information* ; mais aussi *L'Homme neuronal* de Jean-Pierre Changeux (1983) et *La Biologie des passions* de Jean-Didier Vincent, prennent leur inspiration à partir de ce petit opuscule. Et moi, la mienne de tous ces textes et d'autres aussi. Mais il semble qu'aucun psychanalyste n'y ait prêté attention. Sans doute la faute à Lacan. Tout se passe comme si ce nouveau paradigme dans lequel se déploie la quasi-totalité des sciences (même humaines, même sociales) ait été totalement scotomisé. Quand par hasard on convoque, nous les psychanalystes, ces sciences c'est toujours pour savoir comment elles se situent vis-à-vis de la psychanalyse. Si elle la conforte ou si elles la démentent. Imperturbablement. Isolée assiégée de toutes parts ! Au mieux cette fréquentation relance le mystère freudo lacanien et l'exégèse qu'il entretient.

Et pourtant, si l'on veut que la cure ne se réduise pas à être seulement ce que j'appelle un « shamanisme moderne » (ce qui est déjà fort honorable et s'avère dans nombre de cultures et de civilisations comme nécessaire) il faudrait bien que nous nous déprenions de cette « obséquieuse soumission ». c'est assez crucial si on veut pouvoir soutenir qu'il y a un Acte psychanalytique. Mais à l'évidence, ce n'est pas simple. C'est ce dont atteste Wittgenstein. Quoique non psychanalyste, c'est un disciple qui reconnaît que l'invention freudienne est essentielle dans la compréhension de la psychologie humaine, mais qui dans le même temps parce que scientifique et épistémologue avant d'être philosophe, considère que du point de vue théorique, les élaborations freudiennes qui sont censées étayer ses intuitions sont, disons le mot, inconsistantes... Mais cette inconsistance ne disqualifie pas l'invention freudienne. Il n'est pas dupe...mais il erre. Paradoxe que je partage (sans erreur). Ce qui est frappant c'est qu'il ne propose rien qui pourrait étayer cette Invention freudienne (vous remarquerez que je parle ici d'Invention freudienne et non de découverte, j'y reviendrai) Il se borne à appliquer la méthode épistémologique qu'il expose et déploie dans le « Tractatus philosophicus ». Et cette approche épistémologique est, si ce n'est cruel, du moins radicale. Rien n'échappe à son objectivité. Sa première critique s'adresse au concept d'Inconscient qui est le concept fondateur de la psychanalyse et dont crédite Freud d'en être l'inventeur. C'est pourtant ce dont on l'encense universellement.

WITTGENSTEIN ET L'INCONSISTANCE DU CONCEPT D'INCONSCIENT FREUDIEN

A mon sens, il est le seul qui s'y autorise. De fait il crédite bien Freud d'avoir inventé et identifié des phénomènes psychologiques auparavant reconnus comme aberrants et de leur avoir attribués une fonction psychique. Réactions psychologiques ou comportements qui ne bénéficiaient pas d'une compréhension rationnelle et généralisable. On se contentait, en les réprouvant, de les percevoir, de les constater, sans pour autant pouvoir les intégrer dans l'ensemble des phénomènes psychologiques considérés comme normaux et acceptables. On pourrait dire qu'ils dénotaient des phénomènes intrigants, comme le peuvent, dans les relations sociales, des intrus dérangeants. Ils étaient considérés comme hétérogènes par rapport à tous les autres événements et phénomènes existentiels réputés normaux. Ils semblaient ne pas contribuer aux fonctions adaptatives ordinaires. Pour le dire de manière radicale, il s'agissait d'accidents psychiques, (qui arrivent par hasard), anormaux donc, et rationnellement incompréhensibles. C'est-à-dire dont on ne peut donner les raisons d'advenir au moment où ils se manifestent. Epiphénomènes donc dont la seule fonction est de déranger. En revanche ce que conteste Wittgenstein c'est que ces événements psychiques incongrus (lapsus, actes manqués, rêves, symptômes) puisse être fomenté par ce que Freud repère, dans l'appareil psychique comme un Registre ou une Instance qu'il dénomme Inconscient. Il conteste même qu'il puisse y avoir des Pensées inconscientes que le Moi ne pourrait ni ne voudrait

connaître. Très curieusement, et dans le même temps, il s'interroge sur le fait que le registre conscient puisse être considéré comme en capacité de percevoir les stimuli du monde et de les transcrire en représentations. En d'autres termes il se demande par quel mécanisme psychique une perception peut devenir une représentation susceptible d'être « conscientisée ». Interrogation pertinente – c'est la question du Penser préalable à toute réflexion – à laquelle j'ai tenté de répondre à l'ouverture de ce séminaire.

C'est dire qu'il admet et soutient « qu'il est légitime de dire que telle chose, ou tel désir, a été rendue inconsciente et resurgit dans des comportements ou des manifestations émotionnelles irrationnelles » parce que ces choses ou ces désirs ont été refoulés (par la censure) sans que pour autant on puisse parler de Registre ou d'une Instance « Inconscient ». Pour Wittgenstein cela constitue que l'on passe d'une expression adjectivale (ou adverbiale), qui connote le résultat d'une dynamique de refoulement, à une expression substantivale qui dénotent un hypothétique « lieu (registre ou Instance) psychique organisé ». De fait, il pense qu'une expression du type « il voulait inconsciemment (c'est-à-dire à son insu) tuer son père » peut-être une affirmation acceptable alors qu'une expression « son Inconscient voulait qu'il tue son père » est dénué de pertinence. Cette expression est « hors de toute signification » dit-il. Quand on pratique entre psychanalystes de bonne foi, l'étude critique des textes freudiens concernant la conception que Freud a de l'inconscient, on aboutit aux mêmes conclusions. Et à ce titre l'approche épistémologique de Wittgenstein est éclairante. Cela

explique le dérapage théorique freudien. A savoir qu'un saut gramatico- sémantique ne suffit pas à créer (ou à attester) un registre psychique - l'Inconscient – considéré comme un concept révolutionnaire. A moins de penser que ce procédé de substantification le fait apparaître comme magiquement. Wittgenstein reprend autrement cette critique « imaginez un langage (pour moi une langue) dans lequel au lieu de dire « je n'ai trouvé personne dans la pièce » on disait « j'ai trouvé Mr Personne dans la pièce ». Imaginez les problèmes philosophiques qui résulteraient d'une telle convention ! »... Et ailleurs « on pourrait imaginez un usage de langage dans lequel on ne dit pas : « on ignore qui a fait cela », mais « Mr Ignore l'a fait » pour ne pas être obligé de dire qu'on ne sait pas quelque chose ». Et si on va au bout de l'idée concernant l'Inconscient, cette pratique de la langue chez Freud équivaut à avouer que l'on ne sait pas où a été refoulé un désir ; dans quelle partie de l'appareil psychique il a échoué. Ni quelle instance gouverne ce registre fantôme où ce désir a atterri pour cause de refoulement ou même de mécanismes de défenses subsidiaires. Si on prend évidemment pour principe que dans l'appareil psychique un registre organisé doit obligatoirement bénéficié d'une instance qui le spécifie pour consister. Etant entendu qu'en ce qui concerne l'Inconscient, cette instance ne peut être le Moi... ni l'hologramme ou le fantôme du Moi. Je vous ai à plusieurs reprises précisé qu'il ne pouvait y avoir de registre que s'il organisait son fonctionnement et sa structuration à partir d'une Instance. Si on voulait aller au bout de la critique wittgensteinienne on pourrait aller jusqu'à dire que Freud est censé avoir inventé ce dont il ignore tout! Cela revient à

admettre que la substantification de l'Inconscient, dont on en fini jamais de le promouvoir comme signe d'une coupure épistémologique radicale, serait l'aveu d'une incapacité de Freud à articuler « scientifiquement » sa réalité et son fonctionnement. En d'autre terme ce substantif – crucial il faut bien le dire – masque chez Freud une ignorance. Puisqu'aussi bien il ne suffit pas de nommer pour que quelque chose prenne consistance. Un concept ne s'érige pas de la seule nomination. Ce qui ne disqualifie pas pour autant l'intuition (géniale diraient certains) de Freud. Il faut s'y résoudre, dans l'œuvre de Freud, ce substantif signale une énigme, sans en donner véritablement la clé. Car bien évidemment, l'Inconscient est le pilote de l'appareil psychique. Lacan a commencé à lever le voile avec son affaire de Sujet inconscient ou Sujet de l'Inconscient (ce qui n'est pas tout à fait la même chose). Au début de ce séminaire, j'ai tenté d'évoquer, à partir du Penser, comment on pouvait en articuler l'émergence et le fonctionnement. Avoir cela en tête n'est pas inutile pour conduire une cure. Surtout si on admet que le refoulement ne concerne pas le Registre Inconscient, mais le Préconscient. Comme j'ai tenté de le démontrer antérieurement cela apparaît, sur l'affirmation de Freud lui-même que ce qui est dans le langage (dans la langue pour moi) est Préconscient.

Il est vrai que cette difficulté n'a pas totalement échappé à Freud. Si on considère que la deuxième topique, celle d'après 1920, est une tentative pour pallier cette approximation. En effet la première topique s'organisait en trois registres : Inconscient, Préconscient, Conscient qui, quoique apparemment oppositionnels, n'étaient pas très clairs ni dans

leur description ni dans leur fonctionnement (que ce soit dans *l'Esquisse* ou dans *la Science des rêves*). Dans cette deuxième topique, les registres opposent des instances qui les organisent par rapport à la pulsion. Ça et la constellation moïque : Moi Surmoi, Idéal du Moi et Moi Idéal. Dans cette perspective le rôle central de l'Inconscient est singulièrement réduit. Quoique ce ne soit jamais dit de manière explicite, le Ça, prétendu réservoir des pulsions régit par le processus primaire, semblent pour partie s'y substituer. Quoique Freud annonce que des processus inconscients sont aussi à l'œuvre du côté du Moi et du Surmoi. On est dans la confusion.

WITTGENSTEIN ET L'IRRECEVABILITÉ DU DÉTERMINISME ABSOLU DE L'INCONSCIENT FREUDIEN

Outre cette critique majeure et fondée concernant la consistance du concept d'Inconscient, à plusieurs moments de sa réflexion, Wittgenstein va émettre d'autres critiques épistémologiques de la doctrine freudienne. L'une me paraît théoriquement majeure et a trait à la fonction de l'Inconscient dans le fonctionnement de l'appareil psychique. Et en particulier le postulat – intangible – que celui-ci détermine l'ensemble des faits psychiques. C'est-à-dire que tout ce qui est produit par l'appareil psychique est **déterminé** (pensées, sentiments, comportements) « inconsciemment » et peut être expliqué rationnellement pour peu que l'on sache, à partir de méthode et de technique appropriée, en faire émerger

le sens caché. Dans *la Psychopathologie de la vie quotidienne* il écrit en effet :

« Je ne crois pas qu'un événement à la production duquel ma vie psychique n'a pas pris part soit capable de m'apprendre des choses cachées concernant l'avenir de la réalité ; mais je crois qu'une manifestation non intentionnelle de ma propre activité psychique me révèle quelque chose de caché qui à son tour n'appartient qu'à ma vie psychique ; je crois au hasard extérieurs (réel) mais ne crois pas au hasard intérieur (psychique). C'est le contraire du superstitieux : il ne sait rien de la motivation de ses actes accidentels et actes manqués, il croit, par conséquent, au hasard psychique ; en revanche il est porté à attribuer au hasard extérieur une importance qui se manifeste dans la réalité à venir, et à voir dans le hasard un moyen par lequel s'exprimerait certaine choses extérieures qui lui sont cachées ».

« je crois au hasard extérieurs (réel) mais ne crois pas au hasard intérieur (psychique) » dit Freud. C'est dire que l'Inconscient, tel le dieu évoqué par Einstein à propos de la théorie quantique, ne jouerait pas aux dés. Il faut bien dire que dans la conduite de nos cures - implicitement ou explicitement – nous considérons ce principe comme fondamental et intangible. Il y a du déterminisme. Il est même ce qui justifie l'interprétation. Ce déterminisme permet le principe de causalité (dans les sens classiques). Et si une causalité consciente ne peut pas être

repérée pour expliquer un phénomène psychique, il faut lui y trouver une autre détermination. Et le postulat intangible de Freud c'est qu'il y a une cause et que cette cause est forcément inconsciente. Cette cause inconsciente est exhumable pour peu que l'on ait les techniques pour la révéler. Techniques scientifiquement avérées à minima. Même si une théorie consistante de l'appareil psychique (la métapsychologie) n'est pas véritablement constituée et fixée. Du côté du déterminisme (linéaire) et de la causalité, parce qu'il voulait faire œuvre scientifique, Freud ne pouvait y échapper. C'est la seule voie possible pour élaborer un corpus théorique à son époque. On a à plusieurs reprises rappelé que Freud avait pour modèle la thermodynamique (énergétique) classique. Pour participer à la communauté scientifique, il ne fallait pas déroger. D'autant qu'il s'était constitué à Vienne avant la première guerre mondiale, un groupe de scientifiques et d'intellectuels qui s'était transformé en 1923 en association sous le nom de « Cercle de Vienne ». Il promotionnait une doctrine positiviste fondée sur une logique empirico-rationaliste. Wittgenstein y était passé en 1921 au moment où il publie *Tractatus logico-philosophique* (commencé en 1914), où il s'essaie à « étendre son travail sur les fondements de la logique à l'Essence du monde » à l'aide d'une philosophie du langage. En particulier il promeut une distinction entre « vide de sens » (sans signification) et « absurde » qui dit-on a eu une influence majeure sur la théorie vérificationniste du Cercle de Vienne. Ainsi, comme je vous l'indiquais toute à l'heure, la définition de l'Inconscient donnée par Freud est « vide de sens » mais n'est pas absurde car ne préjuge pas que l'on puisse en donner une autre définition. Ce

mouvement considérait que les sciences devaient s'unifier en utilisant le langage de la physique mathématique et il assignait même à la philosophie de s'élaborer non plus autour des problématiques métaphysiques mais d'être une discipline épistémologique de l'ensemble des connaissances et de la validité des propositions scientifiques. Ce que Wittgenstein met en œuvre en utilisant tous les ressorts de l'organisation de la langue. Freud n'a jamais fréquenté ce cercle. Mais on voit bien que les principes sur lesquels il tente d'élaborer une science des phénomènes psychiques ressort de ce mouvement. Il ne pouvait pas ne pas être au courant de ces réflexions ne fût-ce que par ouï dire. On dit qu'à cette époque la sœur de Wittgenstein était en psychanalyse avec lui.

Si je vous raconte tout ça ce n'est pas pour faire le savant ou l'érudit (toute chose que je ne suis pas) mais pour vous faire entendre qu'une théorie, ou un système, de connaissances, ne sort pas tout construit du cerveau, tel Athéna toute armée de celui de Jupiter, mais s'identifie à partir de la culture scientifique dans laquelle le chercheur est immergé. Même si celle-ci n'est pas directement connue par celui qui l'élabore. De fait l'état de la science à un moment donné, a la même fonction, paradoxalement, qu'un mythe. Quand un collectif, fut-il scientifique, érige une connaissance en « savoir » indépassable, il le transforme en dogme qu'il est interdit de transgresser. Ce savoir devient, alors, pour la communauté qui lui voue un culte, une certitude ...mythologique à partir de quoi tout doit être pensé. Freud ne pouvait donc y échapper. Il ne pouvait se représenter la réalité psychique qu'à partir des dogmes classiques

en vigueur à son époque et dans son environnement scientifique. C'est, sauf exception, inéluctable. On a beau jeu plus d'un siècle plus tard de lui jeter la pierre ...reste que pour les épistémologues de son époque (Wittgenstein, Popper), l'articulation théorique de ce déterminisme inconscient freudien, implacable, n'était pas fondé. Non fondé parce que les effets de ce déterminisme n'étaient pas susceptibles de bénéficier d'une vérification expérimentale. Popper se borne à remarquer que les vérités causales que l'interprétation dévoile à partir de l'Inconscient sont « infalsifiables » c'est-à-dire qu'elles ne peuvent jamais être prises en défaut. Or ce qu'il avance dans son approche épistémologique est qu'il est nécessaire, pour qu'il y ait véritablement science, de faire l'hypothèse d'un certain degré d'incertitude dans les phénomènes qu'on étudie. Ce qui est assez juste quoique liminaire comme nous allons le voir plus tard.

Wittgenstein va lui proposer une critique beaucoup plus fine à mon sens. Encore que l'on pourrait se demander pourquoi il s'acharne sur d'autres aspects de la théorie freudienne alors qu'il en a destitué l'édifice en déclarant (ou démontrant) que la définition (ou le manque de définition) de l'Inconscient « n'a pas de signification ». Si la définition de l'Inconscient n'a pas de signification alors la théorie psychanalytique s'effondre. On pourrait alors se demander si en agissant ainsi Wittgenstein ne nous refait pas le coup du chaudron. En poursuivant sa critique épistémologique d'aspect secondaire de cette élaboration freudienne, il procède à une dénégation de radicale critique de l'inconscient. Cette manière de faire s'apparenterait à ce que

Freud dénonce dans l'histoire du chaudron qu'il expose dans deux textes : *L'Interprétation des rêves* et *Le Trait de l'Esprit* et sa relation avec l'Inconscient. Il raconte qu'un quidam a emprunté un chaudron à un autre quidam. Quand le premier rend le chaudron au second, il est accusé par le second de ce que le chaudron rendu a un trou. A quoi il rétorque : premièrement je n'ai absolument pas emprunté le chaudron, et deuxièmement le chaudron était déjà percé et troisièmement j'ai rendu le chaudron intact. Freud de conclure que chacune des objections est bonne pour elle-même, mais ensemble, elles s'excluent mutuellement. Elles constituent un système dénégatif à l'égard de la responsabilité ou de la faute de l'emprunteur. On pourrait penser qu'opérant ainsi, Wittgenstein ne ferait que s'autoriser à poursuivre dans son « obséquieuse soumission » et effectuerait une dénégation de sa critique initiale concernant l'Inconscient. C'est ce qu'on rencontre dans la cure quand une mythologie explicative s'effondre mais que le psychanalysant est dans l'impossibilité d'en prendre acte. Alors il fait comme si ce n'est pas la mythologie explicative qui est fallacieuse mais qu'on n'en n'a pas encore trouvé la raison d'être. Il s'acharne alors à trouver la clé du mystère, qui n'en n'est pas un, de telle sorte que la mythologie perdure. Les psychanalystes font cela en pratiquant avec une exégèse infinie.

De fait, ce n'est absolument pas de cela qu'il s'agit dans le cas de Wittgenstein. On va voir qu'il a de bonnes raisons d'agir comme il le fait. C'est parce que Freud a toujours fait une distinction tranchée entre la théorie psychanalytique qui consiste à élaborer une métapsychologie et la théorie de la

pratique de la cure. Il considère quasi explicitement que sa métapsychologie (qu'il lui arrive de considérer lui même comme une spéculation), les différentes variantes de sa métapsychologie, n'est qu'une super structure, provisoire et amendable sans dommage. Pour lui le corpus véritable de la théorie psychanalytique est la théorie de la pratique (la praxis) dont la cure est issue. Il croit que la cure est le versant expérimental de la théorie de la pratique. Elle légitime sa découverte comme relevant de la science. Vous savez que cette position n'est pas la mienne. Je considère que sans théorie de la structuration et du fonctionnement de l'appareil psychique (la métapsychologie), il ne peut y avoir ni clinique spécifique psychanalytique, ni technique psychanalytique qui permet de conduire une cure. Sans cela il ne peut y avoir dans la cure une approche causale. J'y reviendrai dans ma lecture ultérieure de Wittgenstein. En tout état de cause, si Wittgenstein poursuit sa critique c'est bien parce que Freud se réfugie, au nom de l'empirisme, derrière cette dichotomie. Il faut donc aussi interroger épistémologiquement les bases théoriques d'où procède la cure freudienne.

DE LA CRITIQUE ÉPISTÉMOLOGIQUE WITTGENSTEINIENNE DES PRÉSUPPOSES SUR LESQUELS LA TECHNIQUE PSYCHANALYTIQUE S'ÉTAIE

La première critique qu'il opère contre l'approche empirique clinique de Freud est fondamentale. Elle concerne la manière dont Freud construit sa théorie de

la clinique qui débouche sur sa pratique thérapeutique. Il remarque que ce dernier procède par induction. Vous n'êtes pas sans savoir qu'il y a, pour simplifier, deux modalités pour constituer un corpus théorique : inductive et/ou déductive. L'essentiel de la méthode consiste à s'appuyer sur l'observation neutre de phénomènes psychiques à partir de quoi il tente de généraliser sa compréhension des phénomènes observés comme étant généralisables, dans des conditions proches ou identiques, à d'autres réactions phénoménales chez d'autres personnes. De fait, Wittgenstein remarque que cette manière d'opérer, qui pourrait être recevable scientifiquement, est biaisée par Freud. En effet, ce dernier opère une généralisation à partir, la plupart du temps, d'une seule observation sur l'un de ses patients ou sur lui-même dans sa prétendue auto analyse. A partir de quoi il énonce une pseudo loi applicable à tous. J'avais cité, entre autre, comment à partir d'un de ses rêves concernant l'attachement à sa mère et le désir de tuer son père, Freud dès qu'il prend conscience de ses sentiments prétendument refoulés, déclare que ces réactions sont universelles chez tous les êtres humains depuis qu'Homo sapiens est Homo sapiens. Il croit en donner une preuve anthropologique en reconstituant une pseudo origine historique (paléo historique) avec son histoire de la horde sauvage, où le patriarche monopolise toutes les femmes, qui se « civilise » après que les fils ait tué le père. Meurtre qui déboucherait sur un pacte où se légalise, a minima, entre les fils, l'échange des femmes comme dirait Levi Strauss. Plus besoin de tuer le père. Se serait alors édicté que seule la mère est interdite, ainsi que les sœurs ; toutes les autres femmes sont permises moyennant des règles d'attribution aussi multiples que

spécifiques selon les cultures. Et de cette histoire d'interdit de l'inceste, même Levi Strauss dans les *Structures élémentaires de la parenté* est tombé dans le panneau. Règle des règles dit-il ! Ne parlons même pas des psychanalystes qui continuent, pour la grande majorité, imperturbablement, à y croire. Mais ce que remarque Wittgenstein c'est que Freud fonctionne de la même manière avec les observations prétendues expérimentales cliniques qu'il opère sur ses patients. Dès qu'il perçoit quelque chose qui fait « sens » pour lui dans les phénomènes perçus il ne manque pas d'en faire une règle généralisable. Si on veut s'en convaincre, il n'y a qu'à relire, entre autres, les Cinq psychanalyses (ou la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, ou le *Mot d'esprit...*) pour dire de manière caricaturale qu'il ne s'agit pas d'une véritable induction telle qu'elle se pratique dans les sciences naturelles mais d'un particularisme élevé au niveau d'une généralité. Wittgenstein dit assez crûment « *que Freud a des raisons très intelligentes de dire ce qu'il dit, une grande imagination et des préventions (au sens de préjugés) colossales, des préventions qui ont toutes les chances d'induire les gens en erreur* ». On verra ultérieurement de quelles « préventions » Wittgenstein l'accuse. Et ailleurs il le crédite d'une « *admirable intelligence* » qui se traduit par une inventivité et une ingéniosité « sans pareille » Mais aussi « *qu'il manque de sagesse en appliquant sa méthode à tout et n'importe quoi* ». Pour conclure d'ailleurs, « *Freud revendique constamment la qualité de scientifique. Mais ce sont des spéculations qu'il nous donne – nous en restons à un stade qui n'est pas même celui de la formation d'une*

hypothèse »¹. Et d'ailleurs il assène que ce que Freud propose « *ne sont pas des hypothèses mais des convictions, voir des certitudes* ». sentence que vous savez que je partage.

WITTGENSTEIN CONTRE LE POSTULAT QUE TOUT PHÉNOMÈNE INCONGRU EST D'ORIGINE UNIDIMENSIONNELLE

En tout état de cause, la deuxième conviction infondée, que constate Wittgenstein, c'est la certitude que tous les phénomènes incongrus d'apparence psychique ont pour origine l'Inconscient. Le postulat est que ces phénomènes irrationnels, hétérogènes et perturbants de la pensée consciente, puisqu'ils ont pour origine l'inconscient, sont donc des résurgences de motions interdites qui ont passé la censure. Que ces phénomènes soient des actes manqués, des lapsus, des rêves ou même des mots d'esprit. Freud conteste qu'il pourrait y avoir dans ces manifestations incongrues des purs ratés d'expression (et de conduites), fruits, en quelque sorte, du hasard ou de la maladresse. Ajoutez à cela qu'il émet des doutes concernant ce à partir de quoi s'organise ce déterminisme inconscient ; à savoir la pulsion sexuelle. Qu'il y ait une seule sorte de détermination (sexuelle) pour régir l'ensemble des faits psychiques, conscients, préconscients, inconscients, lui paraît sujet à caution. Il s'agit d'une surdétermination, d'une nécessité plutôt banale parce qu'elle est commune à une myriade d'espèces. Nécessité à la

¹ WITTGENSTEIN, Ludwig. Conversations sur Freud. In *Leçons et conversations*. Folio, 1992, p93

préservation de chaque espèce qui aurait été, chez Homo sapiens, détournée de cette fonction, pour cause de dénaturation, au profit d'une autre spécifiquement humaine repérée par Freud sous les espèces du désir sexuel avec qui connote un changement de destination : non plus la procréation mais le plaisir. Cette position freudienne, qu'on pourrait considérer comme émanant d'un réductionnisme de bon aloi puisqu'elle permet de passer d'une « complexité » du fonctionnement des phénomènes psychiques à une apparente simplicité dont la logique apparaît incontestable, Wittgenstein en conteste la validité. Pourtant cette méthode réductionniste était considérée, en particulier par le cercle de Vienne, comme garante d'une véritable scientificité d'une élaboration théorique. Mais pour Wittgenstein il ne s'agit pas d'une « simplification élégante » comme disent les mathématiciens quand ils produisent une « belle équation » ; on pourrait plutôt parler de certitude (ou de croyance) monomaniaque pseudo scientifique. Bien sûr, Wittgenstein ne va pas jusque là. Je me suis assez répété concernant la critique des pulsions pour ne pas y revenir. Et sur le fait que la dénaturation, qui oblige à l'émergence d'une configuration neuro cérébrale propre au fonctionnement de l'appareil psychique, ne concerne pas exclusivement, comme le postule Freud, la fonction instinctuelle sexuelle mais toutes les effectuations automatiques des aptitudes acquises. Elles demeurent sans possibilité adaptative sans le truchement du fonctionnement de l'appareil psychique. Certes Freud inverse la conception classique du fonctionnement « intellectuel et psychologique » neuro cérébral qui met l'accent sur la capacité consciente dévolue au Moi de traiter des modalités de rapport

au monde ; c'est-à-dire à réduire son fonctionnement aux pensées et représentations conscientes en postulant que l'essentiel de la vie psychique est inconsciente; il réduit l'activité consciente à une sorte de pseudopode des événements psychiques inconscients. Le fonctionnement conscient ne serait plus que la partie congrue et émergée du fonctionnement psychique. Mais ce n'est pas pour autant que les événements psychiques inconscients restent inconnaissables. Ils peuvent être décodés. C'est littéralement ce qu'il déclare dans un article de 1915 intitulé *L'Inconscient* :

« Il nous reste en psychanalyse à déclarer les processus psychiques comme étant en soi inconscients et à comparer leur perception par la conscience à la perception du monde extérieur par les organes des sens. Nous espérons même tirer de cette comparaison un gain pour notre connaissance. L'assomption effectuée par la psychanalyse de l'activité psychique inconsciente nous paraît d'un côté comme un perfectionnement qui va plus loin dans le sens de l'animisme primitif qui nous reflétait partout des images de notre conscience et de l'autre comme la poursuite de la correction que Kant¹ a apporté à notre conception de la perception externe. De même que Kant nous a averti de ne

¹ « Toute perception extérieure prouve donc immédiatement quelque chose de réel dans l'espace, ou plutôt elle est le réel même, et en ce sens le réalisme empirique est hors doute, c'est-à-dire quelque chose de réel dans l'espace correspondant à nos intuitions extérieures. Le réel des phénomènes extérieurs n'est donc réel que dans la perception et ne peut être réel d'aucune autre manière ». KANT, Emmanuel. In *Critique de la raison pure*. Livre II

pas oublié le caractère subjectivement conditionné de notre perception et de ne pas considérer notre perception comme identique à ce qui est perçu irrémédiablement inconnaissable, de même la psychanalyse nous avertit de ne pas mettre la perception de la conscience à la place du processus psychique inconscient qui est son objet. Comme le physique, le psychique n'est pas non plus dans la réalité comme il nous apparaît. Mais nous nous préparons avec satisfaction à faire l'expérience du fait que la correction de la perception interne ne présente pas une difficulté exactement aussi grande que celle de la perception externe, que l'objet interne est moins inconnaissable que le monde extérieur ».

C'est sur ce point que Freud dépasse Kant : le contenu du « réel » psychique (entendez l'Inconscient) est connaissable à partir de ces ersatz. En effet, si le réel de la réalité psychique n'est appréhendable qu'indirectement, le réel de la réalité psychique est parfaitement connaissable ce que Lacan reprendra autrement. Mais pour Wittgenstein ce réel, puisque l'Inconscient tel que Freud échoue à le définir, n'existe pas....Mais pourtant, aux dires de Freud, il est connaissable....Parce que la pulsion existe et qu'elle est tributaire des aléas du refoulement. Ce qui vectorise la téléologie de Freud, c'est la pulsion. Sa satisfaction est la fin dernière du fonctionnement de l'appareil psychique. C'est le vecteur de son déterminisme.

Tout phénomène, sans exception, psychique peut-être rapporté à cette finalité. Il n'y a aucun phénomène qui puisse s'en détourner. Tous contribuent à cette fin. Si je voulais galéjer je dirais que cette conviction mythologique, partagée par la majorité des psychanalystes, me fait irrésistiblement penser au Molière du *Malade imaginaire* et précisément à la scène du poumon¹. Je ne puis résister au plaisir de vous en lire un passage :

« Ce sont tous des ignorants, c'est du poumon que vous êtes malade – Du poumon ? – Oui, que sentez-vous ? – Je sens de temps en temps des douleurs de tête – Justement le poumon – Il me semble parfois que j'ai un voile devant les yeux – Le poumon – J'ai quelques fois des maux de cœur – Le poumon – Je me sens parfois des lassitudes par tous les membres – Le poumon – Et quelques fois il me prend des douleurs dans le ventre comme si c'était des coliques – Le poumon. Vous avez appétit à ce que vous mangez ? – Oui – Monsieur, le poumon ! Vous aimez à boire un verre de vin ? – Oui – Monsieur, le poumon ! Il vous prend un petit sommeil après le repas et vous êtes bien aise de dormir ? – Oui Monsieur – Le poumon vous dis-je ! ».

Vous remplacez le poumon par le désir, ou la pulsion et on n'est pas loin du compte. Il est vrai que l'on peut toujours « dire » puisque l'interprétation censée dévoiler l'Inconscient – en tout

¹ MOLIERE. *Le Malade imaginaire*. Acte III scène 10

cas le contenu de l'interprétation – est une « norme d'expression » si on se réfère à Wittgenstein. De plus cette triade, caricaturale j'en conviens, est une manière plaisante de transcrire l'objection poppérienne d'impassibilité des interprétations psychanalytiques. Bien sûr je ne dirais pas que les interprétations freudiennes sont équivalentes de celles que Marcello Malpighi donnent concernant tous les maux du corps. D'habitude quand il s'agit de clinique nosographique je fais référence à une autre citation issue de la même pièce : « *Et voilà pourquoi votre filles est muette* ». c'est ainsi que conclut Sganarelle dans son explication absconse et pseudo scientifique de ce qui affecte cette personne. Mais cette référence est moins pertinente quant à mon propos sur le déterminisme absolu, et prétendu, de l'Inconscient. Je constate que quoiqu'on en veuille, il est bien difficile de se départir de cette conviction erronée, mais bien ancrée, même pour ceux qui fréquente ce séminaire. Bien sûr les psychanalystes n'ont pas le ridicule que Molière dénonce dans sa comédie. Ils sont beaucoup plus subtils et intelligents à l'instar de Freud leur maître. Mais tout de même ils font montre d'un esprit de sérieux et de suffisance qui s'y rattache. Ne me faite pas dire ce que je ne dis pas. Si je considère que la critique de Wittgenstein qui fait conclure que l'Inconscient tel que tente de le conceptualiser Freud n'existe pas, cela ne veut pas dire que définit autrement et doté d'une instance (le Sujet) qui en spécifie la singularité par rapport au registre conscient et à son instance référente (le Moi), il n'en reste pas moins central dans la structuration et le fonctionnement de l'appareil psychique. Mais dans la cure ce n'est pas à lui que nous avons à faire. L'objectif de la cure n'est

pas de « découvrir » les motions inconscientes (refoulées ou autres) qui sont censées déterminer les troubles psychiques, ni de purger ces motions néfastes de l'appareil psychique. La cure se joue dans le registre préconscient / conscient et l'interprétation s'applique à rendre conscient ce qui est préconscient (vecteur d'addiction) non pas à des fins de liquidation des souffrances psychiques, mais, d'abord, à des fins de construction d'une mythologie que l'on peut qualifier oxymoralement de « consistante », qui se révèle l'expression analogique des répétitions morbides qu'anime l'addiction. Addiction qui se présente comme des tentatives palliatives (au sens où elles sont prétendument soignantes mais non curatives) au défaut de structuration de la fonction subjective inconsciente. En d'autres termes, vis-à-vis de ce défaut de structuration de la fonction subjective, l'auto organisation qui est le propre du fonctionnement de l'appareil psychique, développe des stratégies palliatives qui se révèlent plus nocives que le mal qui les déclenche. Puis dans une seconde phase, l'interprétation sert à la déconstruction de ces mythologies consistantes, de telle sorte de faire apparaître et émerger la faille subjective et l'inconsistance du registre inconscient. Inconsistances qui débouchent sur l'impossibilité d'éprouver d'Ex-Sister et entraîne l'incapacité à assurer psychiquement une présence toujours présente au monde. Laquelle permet le vivre. Dans la cure on ne traite pas de phénomènes prétendus inconscients mais des effets morbides dans le registre « Conscient Préconscient » de l'instruction subjective inconsciente. L'inconscient en tant que tel est inaccessible. Inaccessible mais dont la structuration et le fonctionnement

sont modélisables (théoriquement). Quand je me relis, j'ai toujours la crainte que ma manière simpliste et linéaire (frustré) d'exposer la structuration et le fonctionnement de l'appareil psychique ne vous induise en erreur. Les modèles structuraux, (simplistes j'en conviens), que je vous propose occultent, parce qu'en apparence déterministes, ce qu'il en est véritablement d'abord des opérations psychiques de structuration de l'appareil psychique puis de son fonctionnement et de ses dysfonctionnements ; elles sont fondamentalement non linéaires, stochastiques comme je l'évoquais tout à l'heure. C'est-à-dire qu'elles se développent à partir du désordre. Et qui n'a pas cette conception en tête ne peut pas conduire une cure. En d'autres termes la cure ne procède pas de la rationalité « cartésienne ». En particulier elle n'émerge pas au sempiternel « si ... alors ». Et sa temporalité n'est pas non plus linéaire. Elle ne procède pas de la flèche du temps chère aux physiciens. Sur le temps dans la cure, il faudra à un moment que j'y revienne. Cette temporalité spécifique, on la repère sous les espèces du temps logique qui n'explique rien ...

Bon, on s'arrête pour aujourd'hui,

Merci de votre attention.

Marc Lebailly